

— Je connaissais déjà Maurice, alors, et déjà nous étions amis ; nous nous étions rencontrés devant le cadavre du marquis de Soubreuil, qui venait de se tuer dans une clairière du bois de Vincennes. Je le revis à son château de Salerne, où se resserrèrent encore les liens de notre amitié.

— Je laisse Maurice, qui vient de passer subitement de la misère à la fortune, s'habituer à l'opulence, pour vous parler de la jeune fille. Elle aime toujours Maurice ; mais elle croit qu'il est mort, et elle garde pieusement son souvenir dans son cœur. Elle travaille pour vivre. Mais sa situation va devenir difficile et malheureuse. Heureusement, un brave et honnête homme, un autre ami de Maurice, lui viendra en aide et veillera sur elle.

— Une émotion extraordinaire s'était emparée de la jeune femme ; elle écoutait Georges Raynal avec une agitation croissante.

— Or, hier matin, poursuivit le capitaine, Jacques Sarrue et la jeune fille sont aussi allés voir madame Bertin. Si vous étiez restés un quart d'heure de plus chez elle, ils vous y auraient trouvés, car c'est à Boulogne même qu'ils vous ont rencontrés, comme vous reveniez à Paris.

La jeune fille a reconnu Maurice. Hier soir, j'ai vu Jacques Sarrue ; c'est moi qui lui ai appris que Maurice était revenu à Paris et qu'il allait épouser prochainement la princesse Ramidoff. Ce matin, Jacques Sarrue est venu trouver Maurice, il a plaidé, sans succès, je l'avoue, la cause de la jeune fille. Et moi, j'étais venu ici pour plaider également cette cause auprès de la princesse Ramidoff. Mais ma plaidoirie est inutile, la cause est gagnée d'avance.

La princesse fit entendre un sourd gémissement et baissa la tête.

— Malgré sa conclusion, reprit Georges, le récit que je viens de vous faire a dû vous intéresser. Pourtant, ce qu'il me reste à vous dire vous intéressera, je crois, davantage encore.

— La jeune fille dont il s'agit, Suzanne, n'est pas de Paris : elle est née comme vous et moi dans un village. Un jour elle surprit une conversation et elle apprit que sa sœur qui s'était noyée, lui avait-on dit, existait et habitait à Paris.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit la jeune femme en se redressant brusquement.

— Ne prenant conseil que de son cœur, continua Georges, la pauvre petite, qui pleurait sa sœur depuis six ans, attendit la nuit, et sans qu'on ait pu soupçonner son projet, elle s'enfuit de la ferme, où tout le monde la chérissait.

— Georgette ! Georgette ! exclama la princesse d'une voix étranglée.

Et elle éclata en sanglots déchirants.

— Et elle arriva à Paris, où sa sœur n'était plus, poursuivit le jeune homme, et courut à l'hôtel de Manoise. Le baron mort, Jeanne de Manoise aussi, et la vieille baronne étant allée cacher son désespoir dans un château de province, l'hôtel était désert. Elle n'y trouva que le portier et sa femme, qui lui jetèrent au visage, comme une insulte, le nom exécré d'Andréa la Charmeuse !

La princesse poussa un cri affreux, qui sortit comme un râle de sa gorge serrée.

— Chassée brutalement de l'hôtel de Manoise, reprit Georges, la pauvre enfant désolée, désespérée, errait à travers les rues de Paris, lorsque la Providence plaça Jacques Sarrue sur son chemin. Vous savez le reste, Suzanne ; je n'ai qu'une seule chose à ajouter : si, hier soir, ne sachant pas l'emploi qu'il en voulait faire, je n'avais pas donné un peu d'argent à Jacques Sarrue, aujourd'hui votre sœur n'aurait pas de pain à manger.

— Ah ! le ciel et la terre m'ont maudite ! exclama la princesse.

Elle s'élança vers le jeune homme et, lui saisissant le bras :

— Georges, dit-elle d'une voix haletante, vous savez où est Georgette ; dites-moi où je trouverai ma sœur.

Le capitaine se souvint aussitôt qu'il avait mis dans sa poche l'adresse de Georgette écrite par Sarrue. Il donna le papier à la princesse en disant : — C'est l'adresse de votre sœur.

Elle l'ouvrit d'une main fiévreuse, et après avoir lu : " 23, rue Galande, " elle la glissa dans son corsage. Puis, jetant sa main sur un cordon de soie, elle fit sonner un timbre.

Presque aussitôt Louise parut sur le seuil du salon.

— Vite, vite, mon chapeau, mon chapeau, lui dit la princesse...

— Madame la princesse va sortir ; dois-je donner l'ordre au cocher de préparer sa voiture ?

— Non, ce serait trop long, je prendrai une voiture de place.

La femme de chambre traversa le boudoir et entra dans la chambre de sa maîtresse.

— Vous allez voir votre sœur, c'est bien, dit Georges.

— Je vais la consoler et, si elle pleure, sécher ses larmes sous mes baisers !

Elle se rapprocha du jeune homme.

— Tout à l'heure, reprit-elle, vous aviez raison quand vous avez dit que la cause de ma sœur était gagnée.... Maintenant le bonheur doit être pour elle, la douleur, le désespoir pour moi !

— Puis je vous demander ce que vous comptez faire ?

— Je n'en sais rien encore, mais je disparaîtrai et m'en irai où me poussera la fatalité, assez loin pour qu'on n'entende plus parler de moi. Monsieur Raynal, quand dans quelques jours je quitterai Paris, j'aurai déjà suffisamment souffert pour avoir droit à votre pardon et au pardon des autres.

— Du moment que vous renoncez à Maurice et que vous allez embrasser votre sœur, répondit Georges d'une voix vibrante, je n'attends pas l'expiation ; je vous pardonne, Suzanne.

— Merci, merci ! dit-elle d'une voix oppressée ; vous me rendez plus forte pour le sacrifice !

La femme de chambre reparut.

La princesse se coiffa elle-même, et Louise, devenue subitement inquiète et tremblante, lui mit un cachemire sur les épaules.

La jeune femme et le jeune homme sortirent en même temps de l'hôtel. Et pendant que la princesse se dirigeait rapidement vers l'avenue des Champs-Élysées pour y prendre une voiture de place, Georges Raynal s'empressait de rentrer à l'hôtel Vermont.

Il retrouva Manette et Maurice dans le cabinet. Voyant l'agitation et la douleur sombre du jeune homme, la bonne Manette ne s'était pas éloignée de lui. Demandant à son cœur de lui dicter des paroles éloquentes et persuasives, elle lui parlait avec tendresse, comme à un enfant qu'on veut consoler.

Il l'écoutait, les yeux mornes, la poitrine oppressée, ayant toujours le même trouble dans l'esprit, incapable de prendre une résolution, sans force pour agir. Les révélations de Jacques Sarrue semblaient l'avoir foudroyé.

Manette fit trois pas vers Georges, et, lui montrant Maurice, elle secoua tristement la tête.

— Eh bien ? interrogea le capitaine.

— Depuis que tu nous a quittés, le voilà, le malheureux enfant ; il n'a pas prononcé une parole ; on dirait qu'il n'a plus de pensée. Je fais d'inutiles efforts pour le tirer de sa torpeur.

— J'espère d'être plus heureux que vous, dit Georges.

— Hélas ! soupira Manette, la blessure qu'il a au cœur est profonde.

— Oui, mais j'apporte un baume pour la guérir, répondit le capitaine en souriant.

Il s'approcha de Maurice, et, le secouant doucement :

— Allons, Maurice, dit-il, allons, réveille-toi !

Le jeune homme tressaillit, puis arrêtant sur Georges ses yeux sans éclat :

— Que me veux-tu ? demanda-t-il.

— Te guérir, morbleu !... Assez d'affaissement, je veux que tu redeviennes un homme. Debout, Maurice, debout !

Le jeune homme, subissant la volonté de Georges, se dressa comme un automate.

— Maintenant, écoute et réponds, reprit le capitaine. Voudrais-tu me dire ce que tu as fait du manuscrit du marquis de Soubreuil ?

— Le manuscrit du marquis de Soubreuil ?

— Oui. Où est-il ?

Maurice tendit sa main vers sa bibliothèque et répondit :

— Là, dans un tiroir.

— Eh bien, Maurice, il faut le relire. Tu souffres, mon pauvre ami ; cette lecture éclairera ta pensée et te donnera l'apaisement.

— Je ne comprends pas, Georges ; que veux-tu dire ?

— Maurice, il y a quelques années, il existait à Paris une femme dont le regard brûlait comme la flamme, dont le sourire rendait fou ; une femme dont la voix pénétrait au cœur comme un poison ; son nom seul nous faisait frissonner ; on l'appelait Andréa la Charmeuse.

— Pourquoi me parles-tu de cette femme ?

— Tu ne comprends donc pas encore ?

— Non.

— Eh bien, Maurice, comme le baron Henri de Manoise et le marquis Maxime de Soubreuil, tu as été charmé. Ce que tu éprouves n'est pas de l'amour, c'est une ivresse perfide, malheureux ; ton cœur est pris de vertige !

— Assez, Georges, arrête-toi, je ne te permets pas d'établir une comparaison entre la princesse Ramidoff et...

— Pourquoi n'achèves-tu pas ? Maurice, je n'ai pas de comparaison à établir, en effet ; mais je dois te dire qu'Andréa la Charmeuse est revenue à Paris ; elle se nomme maintenant princesse Ramidoff.

— Georges, que dis-tu ?... exclama Maurice.

— La vérité !

Maurice poussa un cri rauque et retomba sur son siège en murmurant :

— Andréa la Charmeuse !

Et il resta immobile, les yeux démesurément ouverts fixés à ses pieds.

Manette dit à Georges :

— Tu viens de chez elle, tu l'as reconnue ?

— Oui, j'ai reconnu Suzanne Vernier.

— Que lui as-tu dit ?

— Qu'elle devait renoncer à Maurice.

— Alors ?

— Dans quelques jours elle aura quitté Paris.

— Oh ! la malheureuse, la malheureuse ! gémit Manette. Lui as-tu parlé de sa sœur ? reprit-elle.

— Oui.

— Son cœur s'est-il ému ?

— Manette, Suzanne se repent et regrette déjà amèrement son passé. En apprenant ce que sa sœur, la pauvre Georgette, a souffert et souffre encore, elle a pleuré...

Au nom de Georgette, Maurice, qui écoutait, se dressa sur ses jambes comme poussé par un ressort.

— Alors, continua Georges, je me suis ému à mon tour ; je me suis rappelé combien je l'avais aimée et j'ai eu pitié de la malheureuse : je ne voyais plus en elle ni Andréa la Charmeuse, ni la princesse Ramidoff, j'ai dit à Suzanne Vernier : " Je vous pardonne ! "

— C'est bien, Georges, dit Manette ; c'est d'abord auprès de ceux qu'elle a fait souffrir que la femme repentie doit trouver miséricorde.

Manette se retourna. Maurice était près d'elle. Il essayait ses yeux pleins de larmes.

— As-tu entendu ce que nous venons de dire ? lui demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il, j'ai entendu et j'ai compris.

Aussitôt, s'élançant vers la porte du cabinet, il l'ouvrit brusquement et appela :

— Joseph ! Joseph !

Le valet de chambre accourut.

— Faites atteler immédiatement, lui ordonna Maurice.

Manette et Georges échangèrent un regard de surprise.

— Maurice, où veux-tu donc aller ? demanda le capitaine.

— Vous venez tous deux avec moi, répondit-il ; nous allons consoler Georgette.

Manette ne put retenir un cri de joie.

Georges saisit une des mains de Maurice et la serra silencieusement.

Le front rayonnant, regardant le ciel, Manette disait tout bas :

— Dieu est grand et toujours juste ; il punit les méchants et récompense les bons. Georgette sera heureuse et Maurice est sauvé !

XXII

Au moment où Ripart affolé passait devant la loge, courant chercher un médecin, nous avons dit qu'une jeune femme demandait aux concierges de lui indiquer à quel étage demeurait mademoiselle Georgette.